

Un podcast, une œuvre

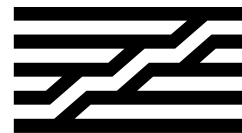
Abordez les grandes questions de société à travers une œuvre et son auteur.

L'émission *Un podcast, une œuvre* vous propose d'explorer une œuvre phare de la collection, à partir d'archives, d'interviews inédites, de points de vue détonants et de musiques actuelles. (Au gré des accrochages, certaines œuvres ne sont pas exposées)

Art et consommation : épisode 4

Nam June Paik, *Global Groove*, 1973

Dès les années 1970, Nam June Paik prédit que la télévision reliera le monde entier. Zapping coloré et dansant, son œuvre *Global Groove* est diffusée sur petit écran en 1973. Découvrez comment cet artiste visionnaire détourne « la reine des salons » omniprésente dans les intérieurs dès les années 1960 : la télévision.



Code couleurs :

En noir, les intervenants la voix narrative

En bleu, la voix narrative

En marron, le personnage fictif de Nam June Paik

En vert, les citations

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore

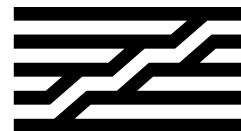


Transcription du podcast

Temps de lecture : 10 min

[jingle de l'émission]

- Nam June Paik, bonjour. Je suis ravie de vous rencontrer. Merci de répondre à mes questions.
- Merci beaucoup. Bonjour.
- Avez-vous l'impression de vous exprimer à travers l'art vidéo ou est-ce que vous traitez cet art comme un jouet ?
- Tout est jouet. La vidéo, la peinture est un jouet, moi aussi je suis un jouet. Je crois que j'étais beaucoup plus engagé politiquement lorsque j'étais adolescent. Le jour où j'ai opté pour l'art, j'ai fait un grand compromis. Depuis, tout ce que je fais est du jeu. Je suis le bébé TV.
- Vous ne croyez pas à l'art comme moyen d'expression de soi ?
- Si je m'étais vraiment exprimé moi-même, j'aurais fait autre chose.
- Que veut dire « Global Groove » ?
- « Global Music Festival », c'est une sorte de paysage vidéo imaginaire qui anticipe ce qui va se passer lorsque tous les pays du monde seront reliés entre eux par la télévision par câble.



La vie est un jeu. Règle numéro 1 : ne surtout pas la prendre trop au sérieux.
Il suffirait, paraît-il, de déterrer le bébé TV caché à l'intérieur de nous, celui qu'a été Nam June Paik, mort en 2006 et interprété ici par le comédien Julian Eggerickx.
Un bébé TV curieux et entièrement absorbé dès ses 29 ans par un nouveau jeu, justement. Une nouvelle terre d'expérimentation technique, artistique et conceptuelle, qu'il explore sur bande magnétique bien avant l'ère du tout-numérique : l'art vidéo.

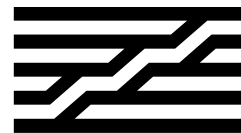
Nous sommes au début des années 1960, et la reine des salons dans les foyers américains, c'est la télévision. Elle décroïssonne certaines frontières, mais en crée de nouvelles, véhiculant des images stéréotypées soumises à la dictature d'une société de consommation en pleine expansion. Des artistes s'emparent de la télévision, la désacralisent, la détournent. Leur critique des écrans d'hier se reflète sur nos écrans d'aujourd'hui.

Nam June Paik est un enfant visionnaire, son cartable déborde d'ironie et d'idées subversives qui s'expriment dans son anti-musique, ses peintures, ses écrits et ses vidéos.

En 1973, une chaîne de télévision américaine diffuse l'une d'entre elles : *Global Groove*, zapping explosif d'images désormais vintage aux couleurs qu'il préfère artificielles, car le réalisme l'ennuie. Des images de danse, de vie, d'histoire, qui se superposent, se distordent et se fondent dans le creuset, le sillon – traduction possible du mot « groove » – de l'euphorie planétaire.

La vie est un jeu. Règle numéro 2 : fermer les écrans, ouvrir les oreilles, et prendre ce que vous entendrez très, très au sérieux.

- Vous avez aussi une part d'ombre dans votre travail ?
- Bien sûr.
- Mais vous venez de dire que l'art était du jeu...
- Oh mais c'est de la blague. Je fais de l'art TV pour mieux cacher ma personnalité démodée, romantique et expressionniste ! [rires]



Ceci est un podcast consacré aux rapports entre art et consommation.

Bonjour, bonsoir et bienvenue. [virgule sonore]

[Anne-Marie Duguet, théoricienne de l'art, spécialiste de l'art vidéo]

Global Groove commence avec l'abondance, la saturation des images. C'est d'ailleurs une sorte de projet d'overdose, dont nous allons reparler.

Nam June Paik remet en scène, expose le principe même du flou télévisuel qui emporte les catégories dans sa vitesse. Dans *Global Groove*, l'accélération dans l'enchaînement peut être telle que l'on arrive à de véritables télescopages de ces images.

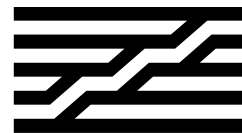
Nam June Paik superpose, incruste plusieurs couches d'images, il accumule les effets jusqu'à obtenir une sorte de saturation de l'image, comme notre quotidien en est saturé, précisément où se trouve cette exubérance audacieuse qui lui permet de réintroduire une dimension ludique.

Ce n'est pas tellement une approche critique des médias qui motive Nam June Paik, mais une certaine jouissance de la manipulation et de la découverte d'images inattendues.

[extrait musical : Passi, *Je zappe et je mate*, 1997]

[Florence Parot, co-commissaire de l'exposition « Vidéo vintage 1963-1983 » au Centre Pompidou en 2012] Nam June Paik avait vraiment conscience que l'image allait se diffuser partout, qu'il y allait avoir une pollution par l'image.

Je trouve que c'est très visionnaire ce mélange de publicité et de zapping, une espèce de grand imbroglio d'images. Nam June Paik avait écrit dès 1960 que la vidéo, l'image électronique, serait une alternative à la peinture et que toutes les possibilités magnétiques, électroniques en réserve sont inépuisables.



« Avant 1950, les artistes découvrirent l'espace abstrait.

Avant 1960, les artistes vidéo découvrirent le temps abstrait. Un temps sans contenu.

Allen Ginsberg disait : "Le temps est un grand mensonge".

L'art vidéo est capable de vous montrer combien de mensonges différents et colorés nous pouvons créer et rencontrer dans notre vie et notre art. Certes, les mensonges et le fait de mentir sont bien plus intéressants que la vérité.

La vidéo peut accélérer ou ralentir, renverser ou inverser, déformer ou altérer la ligne droite du temps ». (Nam June Paik)

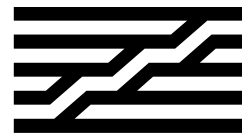
« Toute l'industrie électronique s'est construite sur une seule obsession : "comment faire une copie exacte de l'original ?". En ce qui me concerne, je n'ai jamais utilisé de caméra, je n'ai jamais tourné de film. En fait, reproduire la réalité, ça n'a jamais eu de sens pour moi ». (Nam June Paik, *La nostalgie est un feedback au Carré*, Septembre 1992)

[Anne-Marie Duguet] Nam June Paik ne filme pas lui-même – c'est quelque chose qui ne l'a jamais vraiment intéressé – et pourtant il produit de nouvelles images.

Son principe – je devrais dire son plaisir – est de rejouer des images trouvées, des images readymades, qu'il va rectifier, manipuler, recontextualiser.

[Pierre Leguillon, artiste] Nam June Paik intervient bien entendu, il déclenche des choses, mais finalement le média lui-même s'emballe. En s'emballant, il crée quelque chose. On voit bien que les images sont là pour être recyclées.

Ce qui est assez surprenant, c'est la manière dont il crédite assez précisément tout ce qu'il montre, à la fin. Je trouve qu'il a un grand respect pour les images qu'il manipule. Il y a un rapport cannibale à l'image vidéo.



[Anne-Marie Duguet] Nam June Paik rêve de possibilités, il demande aux technologies d'être autre chose que ce qu'elles sont et de faire autre chose que ce qu'elles font. Quand il dit qu'il rend la technologie ridicule, il défait la belle unité bien emballée de cette technologie qui nous est livrée prête à consommer.

Nam June Paik commence par tout démonter, par casser et dérégler les systèmes pour parvenir à en faire autre chose.

[Pierre Leguillon] La machine dégénère complètement et produit quelque chose elle-même. Il ne s'appesantit jamais sur la contemplation de ce qu'il est en train de produire. Il va pousser le médium jusqu'à l'autodestruction et bien entendu c'est un geste anarchiste. Nam June Paik détruit la technique.

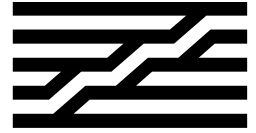
L'œuvre de Nam June Paik serait donc aussi une attaque anarchiste et radicale contre la télévision, la technologie et ce qu'elles symbolisent : la civilisation occidentale impérialiste. L'offensive n'est pas uniquement conceptuelle, Nam June Paik fait exploser des violons, détruit méthodiquement des pianos.

Il attaque littéralement des symboles de la culture européenne classique, dans ce qu'elle a de traditionnel, d'établi, d'écrasant et d'élitiste.

Né en 1935 à Séoul, l'artiste sud-coréen s'installe à Tokyo avec sa famille, en 1950, première année de la guerre de Corée.

Avant de déménager en Allemagne puis aux États-Unis, il étudie au Japon l'histoire de l'art, la philosophie, la musique et il réalise une thèse sur Schönberg, compositeur autrichien, qu'il admire pour la puissance subversive de son œuvre. [virgule sonore]

« J'avais deux maîtres : Karl Marx et Arnold Schönberg. Les deux sont radicaux. À cette époque, être marxiste, c'était terrifiant, on pouvait se faire tabasser pour ça. Ce n'était pas la même chose avec Arnold Schönberg, il était radical, mais pas dangereux. Karl Marx m'a aidé à couper les ponts avec ma famille. [virgule sonore]



Schönberg m'a ouvert le chemin vers l'avant-garde, vers la pré-avant-garde.
C'est un miracle que j'aie découvert Schönberg en 1946 en Corée, il était très rare ».
(Nam June Paik)

« Dans deux semaines, j'aurai 45 ans. Il est temps de procéder à une archéologie de l'avant-garde. Durant les années 1940, je vivais en Corée où la seule information disponible se trouvait dans des livres japonais imprimés avant la Seconde Guerre mondiale.

J'eus donc beaucoup de chance d'entendre parler de Schönberg vers 1947.
Il m'intéressa immédiatement parce qu'on parlait de lui comme d'un démon de l'avant-garde la plus radicale. Cependant, ni disque, ni partition de Schönberg n'étaient disponibles en Corée à cette époque, à l'exception d'une édition pirate de son *Opus 33 A* ». (Nam June Paik, *Voir loin, weit sehen, télévision 1977*).

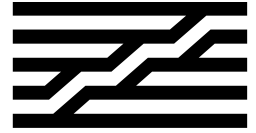
[extrait musical : Schönberg, *Piano Piece Opus 33 A*]

« Aujourd'hui je me demande pourquoi j'étais si intéressé par Schönberg : uniquement parce qu'il était présenté comme l'avant-garde la plus radicale. Je me demande alors pourquoi je m'intéressais à cette radicalité.

À cause de mon ADN mongole. À l'ère préhistorique, des chasseurs ouralo-altaïques ont parcouru le monde à cheval, de la Sibérie au Pérou, à la Corée, au Népal, à la Laponie.

Ils ne se caractérisaient pas par leur attachement à un centre, comme dans la société chinoise agrarienne. Ils voyaient loin et, lorsqu'ils voyaient un nouvel horizon au loin, ils devaient partir pour voir plus loin ».

(Nam June Paik, *Voir loin, weit sehen, télévision 1977*).



[Anne-Marie Duguet] Ce sont des conventions, des conventions de tout ordre que Nam June Paik rejette. Si on peut parler d'une attitude subversive chez Paik, c'est tout simplement qu'il commence à aller là où personne ne va, c'est-à-dire que dès qu'il pressent qu'il y a une voie vierge, un chemin, il le prend.

Alors les grandes attaques dans ces traditions artistiques concernent en particulier la musique. Nam June Paik a une formation de musicien, une formation en esthétique aussi, et il avait vraiment le souci de produire, de développer ce qu'il appelle une « anti-musique ».

Il est vrai que sa rencontre avec d'autres membres de Fluxus et cet état d'esprit auquel il a adhéré très vite au début des années 1960, lui a permis de passer à ce qu'il appelle l'« action music ».

— Comment se fait-il que, de la musique et des actions, vous soyez passé à la vidéo ?

— En vérité je voulais seulement aller là où personne n'était allé [rires]... du Fluxus pur. Fluxus, c'est aller en terre vierge. Et il y avait là une terre vierge. Comme l'Everest, il fallait que je grimpe.

— Que signifie Fluxus pour vous ?

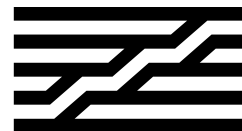
— C'est ma jeunesse. Ma virginité. J'avais des idéaux de jeunesse très purs.

— C'était quoi ces idéaux ?

— Mon idéal était d'être aussi pur que possible.

— Sur le plan artistique ?

— Comme artiste ou comme quelqu'un qui vit. Qui vit, tous simplement – « *just live* ! – aussi purement que possible. J'aimais le côté coopératif, « anti-star » de Fluxus qui était une concentration sans précédent de talents et l'un des rares mouvements artistiques de l'après-guerre qui était authentiquement et sciemment international, dépourvu de tout chauvinisme culturel.



Je déteste le chauvinisme culturel, parce que c'est un chauvinisme déguisé et d'autant plus dangereux. Fluxus voulait libérer l'art du snobisme, on voulait faire de l'art anti-snob, terre-à-terre. Il y a trop de snobisme et d'orgueil dans la culture, dans l'art. Moi j'essayais de ne pas être snob, je m'habillais aussi mal que possible et c'était une de mes armes contre le snobisme.

Une arme ironique contre l'élitisme, particulièrement lorsqu'il est culturel. Dans les années 1960, le monde de l'art est traversé par des idéaux qui s'élèvent contre l'ordre établi. Notamment à travers des formes d'art non marchandes, beaucoup d'artistes questionnent l'objet d'art traditionnel, devenu objet de consommation.

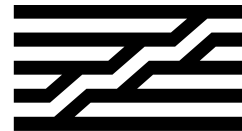
L'art vidéo s'invite dans la bataille. Avant de s'intégrer au paysage institutionnel artistique, il est instrument de révolte contre le monopole des outils de création et de diffusion artistique par l'institution et ses musées.

« Notre art vidéo a quelque-chose en commun avec les gens du néolithique. La vidéo est un bien commun, communautaire, aisé à partager, difficile à monopoliser. Elle a la vie dure dans le monde de l'art, dont l'entier système repose sur l'exclusivité de la pièce unique : l'objet « cash and carry », à payer et à emporter, purement ostentatoire et concurrentiel.

Pour avoir du succès sur le marché, un produit doit présenter deux caractéristiques :

1. Il doit être parfait ou presque, nouveau ou presque, et décoratif.
2. Il doit flatter la vanité des acheteurs.

Voilà, je possède quelque-chose que vous n'avez pas ou que vous ne pourrez pas avoir, je suis donc supérieur à vous. Notre monde de l'art est la transposition du règne animal, où un seul coq a la chance de couvrir une poule et même 100, tandis que 99 autres coqs restent sur leur faim.



Dans le monde de l'art et de la boxe poids lourds, seuls les cinq meilleurs peuvent payer leur loyer. Les 99 999 autres artistes ou boxeurs crèvent de faim.

L'argent en soi n'offre aucun intérêt, l'art en soi n'offre aucun intérêt, mais la combinaison des deux produit une étrange alchimie qui fascine tant de jeunes et les détruit à 30 ans ». (Nam June Paik)

[Anne-Marie Duguet] *Global Groove*, c'est d'abord cette idée d'une communication globale, c'est le refus des frontières, la condamnation de tous les cloisonnements entre pays, le lieu où se rencontrent et viennent fusionner des arts de toutes sortes : la poésie, la musique, la danse, la performance – des arts et des images de tous les pays, de tous les genres.

C'est vraiment le principe de la confrontation et le mélange qui l'intéresse. C'est, sans doute, de montrer que la culture est partout, dans toutes les sphères de la vie quotidienne, qu'elle est aujourd'hui mondiale et qu'elle est tissée de toutes ces diversités.

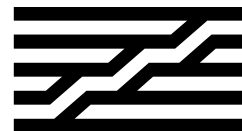
[extrait musical : Gaël Faye, *TV*, 2021]

[Anne-Marie Duguet] Paik est profondément convaincu que les idées nouvelles surgiront de frottements et de croisements inhabituels, émaneront des flux d'échanges et de cette circulation intense et sans entrave de l'information.

Il accuse très précisément la télévision d'être responsable des incompréhensions et de l'intolérance. Il pense que la musique et la danse en particulier peuvent assurer au mieux cette fonction de médiation, faciliter la compréhension entre les peuples et les générations.

« La paix mondiale et la survie de notre planète est l'intérêt public numéro 1.

Il va sans dire que cet intérêt public numéro 1 se doit d'être l'intérêt numéro 1 des télévisions publiques.



Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est un champion du libre-échange qui concevra un marché commun de la vidéo dont l'esprit et le fonctionnement s'inspireront du marché commun européen.

La richesse de la musique, en tant que moyen de communication non-verbal, a été tout autant négligée que les immenses ressources au fond des mers.

Dès lors, si nous pouvions mettre au point pour la télévision un festival hebdomadaire de danse et de musique, et le distribuer librement via ce marché commun de la vidéo, son effet sur l'éducation et le divertissement serait phénoménal.

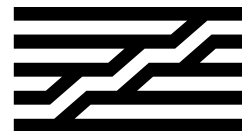
La paix peut être aussi excitante qu'un film de guerre de John Wayne, "La paix mondiale", ce slogan éculé, serait à nouveau vivant et vendable ». (Nam June Paik, *Global groove et marché commun de la vidéo*, février 1970)

La paix comme objet publicitaire de consommation, la vidéo comme espace libertaire d'échange et de partage, la technologie au service de l'humain.

Nam June Paik ne transforme pas que des images, il inverse, détourne, métamorphose les couleurs d'un paysage dystopique en utopie post-moderne.

C'est la fin de notre épisode consacré à Nam June Paik et sa vidéo *Global Groove*, que vous pouvez visionner dans la section « Nouveaux Médias » du Musée d'art moderne au 4^e niveau. C'était un podcast du Centre Pompidou disponible sur l'application du Musée et ses réseaux sociaux. Merci à chacune et chacun d'entre vous pour votre écoute et à bientôt !

[jingle de l'émission]



Crédits

Écriture et réalisation : Lydie Mushamalirwa

Direction éditoriale et production : Morgane Elbaz, Victor Guégan, Benjamin Simon,
Patrice Chazottes

Mixage : Ivan Gariel

Habillage musical : Nawel Ben Kraiem et Nassim Kouti

Lectures : Celia Crétien et Julian Eggericks

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5